Une «usine apprenante», pour oublier le handicap

Par Jordan Pouille (#figp-author)
Mis à jour le 13/03/2018 à 11h23 | Publié le 11/03/2018 à 17h51

REPORTAGE - À Blois, un fournisseur de l'industrie automobile emploie des travailleurs autistes ou trisomiques.

«Allez les gars, on ne baisse les bras! Allez, allez!» Patrick Le Moine, veste rouge et moustache grise, motive ses troupes comme un sélectionneur des Bleus. L'agent de maîtrise de l'usine de la Fondation Amipi, à Blois, déambule entre chaque poste et réexplique un geste, une consigne, si nécessaire. «Ici, je me suis jamais senti aussi utile», dit cet ancien de GM&S et de ThyssenKrupp.

Sous les néons jamais éteints, trois équipes se succèdent de 5 heures à 13 heures, de 13 heures à 21 heures puis de 21 heures à 5 heures «Mais dans

trois mois, nous déménagerons vers des locaux plus grands, pour que tout le monde travaille de jour», détaille le directeur, Philippe Dussauzet.

Schizophrènes, autistes, trisomiques, largués par le système scolaire: ici les 107 ouvriers jonglent tous avec un handicap cognitif, mental ou psychique, les ayant privés d'un accès pérenne au travail et - le mot est souvent murmuré - de dignité. Beaucoup ont débarqué à l'usine après un entretien chez Cap'Emploi, un service de Pôle emploi destiné aux travailleurs handicapés. Ensemble, ils atteignent des chiffres vertigineux: un million de faisceaux électriques pour véhicules DS7 Cross Back, C4 Cactus 2 ou Peugeot 208 sont sortis des ateliers blésois ces douze derniers mois. Seulement une pièce s'est avérée défectueuse. PSA en tolère dix par an.

«C'est simple, le client préfère passer par nous que d'aller fabriquer en Slovénie»

Philippe Dussauzet, directeur de l'usine

Un travail soigné, une capacité à satisfaire les pics de commandes sont les atouts de cet équipementier hors normes. «C'est simple, le client préfère passer par nous que d'aller fabriquer en Slovénie», ajoute le directeur, fier de ne pas recourir aux intérimaires. La plupart de ses salariés sont en CDI et gagnent plus que le smic. Debout devant un tableau incliné, Céline, 25 ans et titulaire d'un CAP cuisine, longtemps dévorée par ses complexes, agrippe chaque fil à des broches et s'assure que rien n'entrave le circuit. «Vous auriez dû voir Céline quand elle est arrivée. Au début, elle pleurait comme une madeleine et s'isolait. Aujourd'hui, elle rit et distribue les conseils autour d'elle», raconte son voisin. À la fin de son service, la jeune femme se rue vers l'ordinateur pour connaître ses statistiques de productivité. «Je suis à 68%. Je peux encore progresser.»

La Fondation Amipi possède cinq autres usines, au Mans, à Tours, à Angers, à Cholet et à Nantes. Soit près de huit cents travailleurs en situation de handicap pour

soixante-neuf encadrants, tous dédiés à l'activité de câblage. Jean-Marc Richard, son président bénévole, explique: «Pour nous, l'industrie française, bien que menacée, reste essentielle. On s'appuie sur elle pour former et insérer. Le travail manuel et graduel permet de développer les neurones, créer de nouvelles synapses. C'est notre support d'apprentissage. Et puis on insiste beaucoup sur le savoir-être comme la ponctualité».

«Pour nous, l'industrie française, bien que menacée, reste essentielle. On s'appuie sur elle pour former et insérer»

Jean-Marc Richard, président bénévole de la Fondation Amipi

Même en CDI, ces travailleurs n'ont pas tous vocation à rester dans l'usine. Un passage réussi à l'Amipi rassure les employeurs potentiels. «Nos ouvriers sont dans une “usine apprenante”, ils ont besoin qu'on leur explique la manière de faire chaque chose. Ils remettent en cause les process de façon positive et c'est très sain pour une entreprise», insiste Marc Richard. Sain aussi pour les finances publiques: d'après ses calculs, une personne handicapée qui ne travaille pas coûterait 8000 euros par an à la Sécurité sociale.

Taillé comme un colosse, bonnet sur la tête, une oreillette reliée au smartphone pour écouter France Inter, Thomas est un jeune ingénieur mathématicien. Il a travaillé pour **Airbus** (http://www.lefigaro.fr/social/2018/03/07/20011-20180307ARTFIG00067-des-milliers-d-emplois-sur-la-sellette-chez-airbus.php)et participé à la conception de trains d'atterrissage. Mais la schizophrénie a tout chamboulé. Il se reconstruit petit à petit. «Je travaille ici depuis ma sortie de la clinique psychiatrique il y a un mois. Je vais bientôt emménager dans un appartement. Ici, je renais.»

Cet article est publié dans l'édition du Figaro du 12/03/2018. **Accédez à sa version PDF en cliquant ici** (http://kiosque.lefigaro.fr/le-figaro/2018-03-12)

Jordan Pouille